

LA MORT DU CHEVRIER

L'ombre envahissait la vallée et la tristesse du soir accentuait davantage la mélancolie de l'automne. Le vent des glaciers soufflait à travers les sapins, et les gémissements plaintifs de la forêt répondaient au grondement monotone des torrents.

Le petit chevrier arrivait au village, menant devant lui son troupeau bêlant, dont les clochettes et les grelots avaient un tintement clair et mélodieux. Il allait tristement, tandis que les femmes et les jeunes filles venaient prendre leurs chèvres au passage, et, au lieu de chanter des airs montagnards, comme il le faisait au dernier printemps, il baissait la tête et marchait sans voir.

« Tu es fatigué, Joset ? » dit une femme.

Et comme le petit ne répondait pas :

« Tu sais bien que c'est la mort de sa maman qui le tourmente, le pauvre ! » fit une autre femme qui regardait avec attendrissement le jeune berger.

Quand les femmes et les jeunes filles eurent repris leurs chèvres pour les mener à l'étable, et que le pauvre enfant se trouva seul, il se dirigea lentement vers l'église, dont l'humble clocher se dressait au milieu des chalets du village.

Il entra dans le cimetière, comme on sonnait l'Angelus, et, suivant un étroit sentier qui serpentait à travers les tombes, il vint s'agenouiller, comme il le faisait tous les soirs, devant le tertre fraîchement remué où l'on avait enterré sa mère.

Sur ce tertre il y avait une misérable croix de bois faite d'une branche de sapin, et, devant cette croix, on voyait des fleurs fanées, les dernières que l'orphelin avait déposées.

En récitant ses prières il se désolait de ne plus trouver des fleurs dans les alpages.

Pendant tout l'été, il n'avait cessé d'entretenir la chère tombe de bouquets fraîchement cueillis sur les sommets où il menait paître ses chèvres. Il y avait apporté des lis de montagne dont les fleurs délicates ressemblent à des orchidées, des roses des Alpes, dont la couleur est si éclatante, et des campanules du bleu le plus tendre qu'il se puisse voir.

Mais la bise glacée de l'automne avait flétri les dernières fleurs et encore aujourd'hui il avait en vain cherché dans les prairies et dans les bois.

Il avait bien aperçu une belle touffe de roses des Alpes, qui était admirablement abritée du vent et qui, par miracle, avait résisté aux intempéries de la saison. Mais c'était sur un rocher escarpé, pour ainsi dire inaccessible, qui avait déjà causé la mort d'un chasseur de chamois. Il ne fallait donc pas y songer.

Cependant le petit berger, regardant autour de lui, dans le demi jour du crépuscule, voyait les autres tombes bien entretenues, ornées de croix de granit plantées d'immortelles ; et, vraiment, le bouquet fané qui gisait devant la misérable croix de bois faisait triste figure au milieu de ces tombes.

Maintenant, le petit berger avait les yeux pleins de larmes en songeant à cela, et alors il s'arma de courage et résolut d'aller, le lendemain, cueillir pour sa mère la belle touffe de roses qu'il avait aperçue sur une roche escarpée.

Les dernières lueurs du jour pâlissaient à l'horizon, et la nuit se faisait noire dans cette vallée profonde, qui semblait retirée du monde au milieu de ses hautes montagnes.

Le pauvre chevrier s'était levé, mais il ne pouvait se décider à quitter la tombe de sa mère.

« Était-ce un pressentiment ? Pensait-il qu'il trouverait peut-être la mort en allant cueillir cette touffe de roses des Alpes et qu'il ne reviendrait plus au cimetière ? ou bien oubliait-il l'heure sous le poids de sa tristesse et de ses rêveries ? »

Des jeunes gens, qui allaient en veillée et qui passaient près de là en chantant à pleins poumons, le rappellèrent à la réalité, et il songea qu'on l'attendait dans un chalet voisin et qu'on serait inquiet de lui, s'il tardait plus longtemps à venir. Alors il s'éloigna à regret, et, sortant du cimetière, il s'achemina, dans la nuit, vers le chalet où il devait trouver l'hos-

pitalité que les montagnards donnent tour à tour au chevrier du village.

Quand il entra, il n'y avait plus personne à la cuisine, qu'une petite lampe antique éclairait à peine. La longue table de bois était desservie ; quelques tisons épars fumaient encore dans la cendre, sur la large dalle de l'âtre.

Dans la chambre voisine, on entendait la voix frêle et tremblante d'un vieillard, qui contait une légende, au milieu d'un grand silence.

Comme le chevrier faisait claquer la lourde porte de chêne en la refermant, une paysanne sortit de la chambre et lui dit qu'elle avait tenu son souper au chaud.

« Pauvre petit, fit-elle, tu trouveras le farçon dans la marmite au feu.

— Merci, bonne dame, » répondit le petit pâtre en se penchant vers l'âtre pour prendre le farçon.

La paysanne mit sur la table une tomme et un pot de cidre et rentra dans la chambre, où le vieillard à la voix frêle et tremblante contait une légende aux jeunes gens et jeunes filles qui étaient venus en veillée.

Le chevrier s'assit sur un escabeau, mais il était trop triste pour songer seulement à souper. Comme une paix profonde régnait au dedans et au dehors, il entendait, à travers la mince cloison de bois, le récit du vieillard.

C'était une histoire du temps passé, et en l'écoutant le pauvre Joset sentait son cœur battre d'émotion.

Le vieillard racontait en effet la vie d'un berger du pays, orphelin, comme le petit chevrier, qui avait été récompensé par le ciel de l'amour qu'il avait toujours conservé pour sa mère. Quand il gardait les troupeaux dans la montagne, l'ombre de sa mère lui apparaissait souvent, au milieu des sapins, dans la brume du soir.

Le pauvre enfant se disait qu'il méritait bien que le ciel le récompensât de même.

Quand vint l'heure de dormir, Joset monta dans la grange, se coucha sur un tas de foin, car il n'y a pas de lit pour le chevrier, dans le chalet d'un pauvre montagnard.

Et, enfoui dans ce foin qui fleurait bon, il eut un beau rêve.

Dans son sommeil, il vit tout à coup la toiture disparaître par enchantement, et aussitôt la grange s'illumina d'une vive clarté.

En même temps un ange éblouissant descendait du ciel, soutenu dans l'air par de grandes ailes blanches, et, s'arrêtant près du petit pâtre qui tendait ses bras vers lui :

« Espère en Dieu ! lui dit-il d'une voix mélodieuse. Si tu vas cueillir cette belle touffe de roses des Alpes que tu as aperçue sur un rocher escarpé, tu seras récompensé de ton courage et de ton amour pour ta mère, car tu la verras aussitôt ! »

A peine avait-il prononcé ces paroles que l'ange resplendissant de lumière et de beauté, remonta vers le ciel dont les étoiles brillaient d'un éclat inaccoutumé.

A ce moment Joset se réveilla brusquement, mais la vision s'était évanouie, et il se retrouva dans la nuit, sous le toit misérable dont les tavillons mal joints



Il tomba mort au pied du rocher. (P. 10, col. 2.)

laissaient pénétrer la froidure des glaciers.

C'est le petit jour. Les lueurs blafardes du matin envahissent la grange, et l'Angelus retentit dans la vallée en notes claires, que l'écho répète au loin.

Le chevrier se lève à la hâte, et, comme il a encore dans les yeux l'apparition de l'ange éblouissant et qu'il lui semble toujours entendre les douces paroles de sa voix mélodieuse, il pense qu'il va voir sa mère, et son cœur est plein d'espoir. En descendant de la grange il prend son bâton et son sac, et s'en va.

Il court à une maison amie où on lui gardait ses hardes, et revêt ses plus beaux habits.

Les braves gens de la maison s'étonnaient du soin qu'il prenait de sa toilette.

« Où vas-tu, Joset, beau comme ça ? » lui demandaient-ils.

Mais le pâtre ne disait mot. Il pensait qu'on rirait de lui s'il parlait de l'ange qui lui était apparu pendant la nuit.

Quand il traversa le village, en cornant pour appeler ses chèvres, les commères étaient surprises de le voir ainsi endimanché. On l'interrogeait encore, mais il n'entendait pas et marchait d'un bon pas, plein de son rêve.